

**NOUVEAU
THEATRE
DE
POCHE**

**LE MALENTENDU
ALBERT CAMUS**

Dès le 1er novembre à 20 h. 30

Les mercredis à 19 h.

Les dimanches 11 et 18 novembre à 18 h.

NOUVEAU THEATRE DE POCHE

Rue du Cheval-Blanc - Vieille Ville - Tél. 28 37 59

Directeur artistique : Gérard CARRAT

Secrétaire responsable : Yvette HUTH

Régisseur : André GRIBI

LE NOUVEAU THEATRE DE POCHE

tient à remercier

LA VILLE DE GENEVE

en particulier

M. René Emmenegger et M. Claude Ketterer,
conseillers administratifs ;

ainsi que

les membres de la Commission des Beaux-Arts

L'ETAT DE GENEVE

en particulier M. André Chavanne, conseiller d'Etat

Notre saison 1979-80 marque trois tournants dans la vie du Nouveau Théâtre de Poche. En effet, après plusieurs années d'association avec La Comédie, le Poche a repris son autonomie. Il se retrouve comme à ses débuts « tout seul » pour mener à bien son existence avec une équipe de « poche » comprenant l'infatigable et irremplaçable Yvette Hüth qui se donne toujours corps et âme à la cause de notre théâtre. Nous lui disons un grand merci de même qu'à André Gribi que nous sommes heureux de revoir aux commandes « royales » de régisseur général

Le second consiste dans la création d'un abonnement réservé uniquement aux 5 spectacles du Poche, soit 5 pour 50 francs. Disons tout de suite qu'il fut pour nous un merveilleux encouragement puisque nous avons pu doubler le nombre de nos abonnés, passant de 375 à 800.

Enfin le troisième tournant doit intervenir avant la fin de cette saison puisque sur ordre de la Ville, le NTP devrait fermer ses portes le 17 mai 1980 afin que l'immeuble qui nous abrite soit rénové et par là même occasion agrandi en ce qui concerne notre salle.

Il va sans dire que ces transformations vont durer 20 mois. Que deviendra le Poche durant ces 2 saisons ? Pour l'heure, rien n'est encore décidé mais nous avons bon espoir que les autorités compétentes trouveront une solution qui donnera satisfaction aussi bien à notre théâtre et aux comédiens qu'à notre nombreux public, que nous sommes heureux de pouvoir remercier de la confiance qu'il vient de nous porter. En effet, notre premier spectacle « Les Amants timides » a dépassé toutes nos espérances puisque sur 33 représentations (dont 3 supplémentaires) nous avons fait 33 fois « le plein » (105 %/

d'occupation). Il est regrettable que nous n'ayons pas pu répondre à toutes les innombrables demandes mais vu les exigences d'une programmation devant être établie bien à l'avance, cela n'a pas pu se faire mais nous espérons bien les revoir. En attendant nous tenons à dire un grand merci au CDL de nous avoir apporté un spectacle d'une telle qualité qui a enchanté tout le monde tant par le bonheur qu'il a donné à chacun que par le plaisir du jeu qu'il a démontré.

Aujourd'hui, nous accueillons avec joie une nouvelle équipe sous l'enseigne du Théâtre des Osse qui avait **déjà** séduit le public l'an dernier en donnant « La Vie d'Emma Santos » au Caveau.

Bienvenue à Gisèle Sallin, Véronique Mermoud (les 2 responsables), Isabelle Villars, Daniel Fillion et Carlo Brandt qui, avec leur talent et leur passion, nous apportent une pièce d'un homme qui a non seulement marqué notre époque mais qui a aimé passionnément le théâtre.

G. Carrat

CONSEIL A NOS ABONNES

Afin de pouvoir vous placer au mieux, nous vous rappelons que vous devez nous téléphoner le plus rapidement possible après la première représentation de chaque spectacle.

Une heure avant chaque représentation
vous pouvez entendre au bar du Poche la voix
d'Albert Camus

LE THEATRE DES OSSES

présente

Le Malentendu

Albert CAMUS

La mère	Isabelle VILLARS
Martha	Véronique MERMOUD
Le vieux domestique	Daniel FILLION
Jan	Carlo BRANDT
Maria	Laure DELLA SANTA
Mise en scène	Gisèle SALLIN
Costumes	Claude TRIPOD Madeleine SALLIN
Éclairages	Michel BOILLET André GRIBI

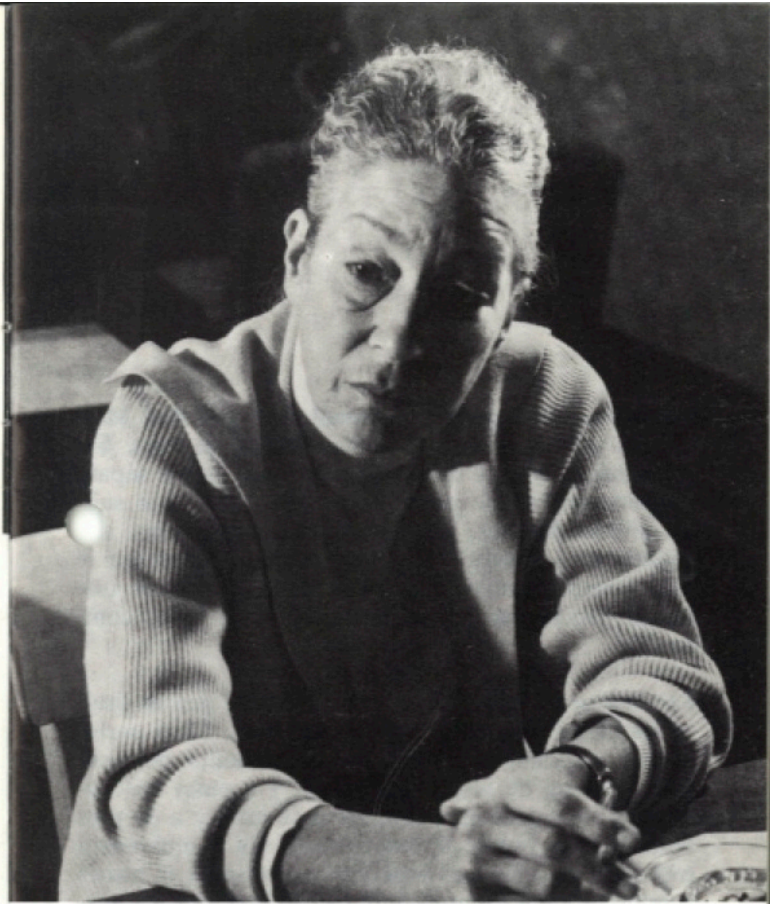
Les photos du programme sont de
Malou WATTENHOFER

Tous les textes sont d'Albert CAMUS

... S'il quitte une femme, ce n'est pas absolument parce qu'il ne la désire plus. Une femme belle est toujours désirable. Mais c'est qu'il en désire une autre, ce n'est pas la même chose.

Cette vie le comble, rien n'est pire que de la perdre.

Ce fou est un grand sage. Mais les hommes qui vivent d'espoir s'accommodent mal de cet univers où la bonté cède place à la générosité, la tendresse au silence viril, la communion au courage solitaire. Et tous de dire « C'était un faible, un idéaliste, ou un saint »...



« Et de toute façon, quand une mère n'est plus capable de reconnaître son fils, c'est que son rôle sur la terre est fini. »

Non, car tout est matière en ce monde et mourir signifie seulement retourner à l'élément. L'être, c'est la pierre. La singulière volupté dont parle Epicure réside surtout dans l'absence de douleur ; c'est le bonheur des pierres. Pour échapper au destin, dans un admirable mouvement qu'on retrouvera chez nos grands classiques, Epicure tue la sensibilité ; et d'abord le premier cri de la sensibilité qui est l'espérance... Tout le malheur des hommes vient de l'espérance qui les arrache au silence de la citadelle, qui les jette sur les remparts dans l'attente du salut.

Je ne puis vivre personnellement sans mon art. Mais je n'ai jamais placé cet art au-dessus de tout. S'il m'est nécessaire au contraire, c'est qu'il ne me sépare de personne et me permet de vivre, tel que je suis au niveau de tous. L'art n'est pas à mes yeux une réjouissance solitaire. Il est un moyen d'émouvoir le plus grand nombre d'hommes en leur offrant une image privilégiée des souffrances et des joies communes.

Le théâtre est pour moi le plus haut des genres littéraires et, en tout cas, le plus universel... Mais parler à tous est dangereux. On risque toujours de viser trop haut ou de viser trop bas. Il y a aussi des auteurs qui essaient de s'adresser à ce qu'il y a de plus bête dans le public et, croyez-moi, ils y réussissent très bien, et ceux qui espèrent s'adresser à la partie supposée intelligente du public et ils y échouent presque toujours. Les premiers ajoutent quelque chose à cette tradition dramatique qu'on peut appeler l'épopée du lit, les seconds ajoutent quelques légumes au pot-au-feu philosophique. A partir du moment, au contraire, où un auteur, sans cesser d'être ambitieux dans son sujet, arrive à parler à tous avec simplicité, alors il sert la vraie tradition de l'art. Mais, soyons justes, seuls les plus grands y arrivent.

« Je suis trop loin de ce que j'aime et ma distance est sans remède. »



Le Malentendu est certainement une pièce sombre. Elle a été écrite en 1943, au milieu d'un pays encerclé et occupé, loin de tout ce que j'aimais. Elle porte les couleurs de l'exil. Mais je ne crois pas qu'elle soit une pièce désespérante. Le malheur n'a qu'un moyen de se surmonter lui-même qui est de se transfigurer par le tragique. « Le tragique, dit Lawrerce, devrait être comme un grand coup de pied au malheur. » Le Malentendu tente de reprendre dans une affabulation contemporaine les thèmes anciens de la fatalité. [Il faut le] considérer comme une tentative pour créer une tragédie moderne. Mais la tragédie terminée, il serait faux de croire que cette pièce plaide pour la soumission à la fatalité. Pièce de révolte, au contraire, elle pourrait même comporter une morale de la sincérité. Si l'homme veut être reconnu, il lui faut dire simplement qui il est. S'il se tait ou s'il ment, il meurt seul, et tout autour de lui est voué au malheur. S'il dit vrai au contraire, il mourra sans doute, mais après avoir aidé les autres et lui-même à vivre.



ET D'ABORD JE TROUVE QUE LE THEATRE

EST UN LIEU DE VERITE. On dit généralement, il est vrai, que c'est le lieu de l'illusion. N'en croyez rien. C'est la société plutôt qui vivrait d'illusions et vous rencontrerez sûrement moins de cabotins à la scène qu'à la ville. Prenez en tout cas un de ces acteurs non professionnels qui figurent dans nos salons, nos administrations ou plus simplement nos salles de générales. Placez-le sur cette scène, à cet endroit exact, lâchez sur lui quatre mille watts de lumière, et la comédie alors ne tiendra plus, vous le verrez tout nu d'une certaine manière, dans la lumière de la vérité. Oui, les feux de la scène sont impitoyables et tous les truquages du monde n'empêcheront jamais que l'homme, ou la femme, qui marche ou parle sur ces soixante mètres carrés se confesse à sa manière et décline, malgré les déguisements et les costumes, sa véritable identité... Oui, croyez-moi, pour vivre dans la vérité, jouez la comédie !



Photo : Pierre Cook

« NON »

Quant au personnage du vieux domestique, il ne symbolise pas obligatoirement le destin. Lorsque la survivante du drame en appelle à Dieu, c'est lui qui répond. Mais c'est, peut-être, un malentendu de plus. S'il répond « non » à celle qui lui demande de l'aider, c'est qu'il n'a pas en effet l'intention de l'aider et qu'à un certain point de souffrance ou d'injustice personne ne peut plus rien pour personne et la douleur est solitaire.

Le matin du deuxième jour, et quoiqu'on fût en rase campagne, le train ralentit sensiblement. On était à quelques heures de Breslau, et le jour s'ouvrait sur la longue plaine de Silésie, sans un arbre, gluante de boue, sous un ciel couvert et gonflé de pluie. A perte de vue et à distances régulières, de grands oiseaux noirs aux ailes luisantes volaient par groupes à quelques mètres du sol, incapables de s'élever plus haut sous le ciel pesant comme une dalle. Ils tournaient en rond dans un vol lent et lourd, et parfois l'un d'eux quittait le groupe, rasait la terre, presque confondu avec elle, et s'éloignait d'un même vol gras, interminablement jusqu'à ce qu'il fût assez loin pour se détacher comme un point noir dans le ciel commençant. Mersault avait effacé de ses mains la buée de la vitre et il regardait avidement par les longues raies que ses doigts avaient laissées sur le verre. De la terre désolée au ciel sans couleur se levait pour lui l'image d'un monde ingrat où pour la première fois, il revenait enfin à lui-même. Sur cette terre, ramenée au désespoir de l'innocence, voyageur perdu dans un monde primitif, il retrouvait ses attaches et, le poing serré contre sa poitrine, le visage écrasé contre la vitre, il figurait son élan vers lui-même et vers la certitude des grandeurs qui dormaient en lui. Il eût voulu s'écraser dans cette boue, rentrer dans la terre par ce bain de glaise, et dressé sur la plaine sans limite, couvert de boue et les bras ouverts devant le ciel d'éponge et de suie, comme en face du symbole désespérant et splendide de la vie, affirmer sa solidarité avec le monde dans ce qu'il avait de plus repoussant et se déclarer complice de la vie jusque dans son ingratitude et son ordure. L'immense élan qui le soulevait creva enfin pour la première fois depuis son départ. Mersault écrasa ses larmes et ses lèvres contre le verre froid. De nouveau la vitre se troubla, la plaine disparut.

« La séparation est toujours quelque chose pour ceux
qui s'aiment comme il faut. »



« J'ai compris qu'elles devaient avoir besoin de moi,
et qu'un homme n'était jamais seul. »



« Depuis le samedi 8 septembre, le monde est un peu
plus laid ».

Libération





Photo Cartier-Bresson

ALBERT CAMUS

naît le 7 novembre 1913 à Mondovi, Algérie

meurt le 4 janvier 1960 à Villeblevin, France, dans un accident de voiture, ainsi que le conducteur, Michel Gallimard.

L'époque qui ose se dire la plus révoltée n'offre à choisir que des conformismes. La vraie passion du XXe siècle, c'est la servitude.

Chaque génération, sans doute, se croit vouée à refaire le monde. La mienne sait pourtant qu'elle ne le refera pas. Mais sa tâche est peut-être plus grande. Elle consiste à empêcher que le monde se défasse. Héritière d'une histoire corrompue où se mêlent les révolutions déchues, les techniques devenues folles, les dieux morts et les idéologies exténuées, où de médiocres pouvoirs peuvent aujourd'hui tout détruire et où nous ne savent plus convaincre, où l'intelligence s'est abaissée jusqu'à se faire la servante de la haine et de l'oppression, cette génération a dû, en elle-même et autour d'elle, restaurer, à partir de ses seules négations, un peu de ce qui fait la dignité de vivre et de mourir. Devant un monde menacé de désintégration, où nos grands inquisiteurs risquent d'établir pour toujours les royaumes de la mort, elle sait qu'elle devrait, dans une sorte de course folle contre la montre, restaurer entre les nations une paix qui ne soit pas celle de la servitude, réconcilier à nouveau travail et culture, et refaire avec tous les hommes une arche d'alliance.



Le Théâtre des Osses est une troupe miniature, qui s'est constituée à la suite de « Le Théâtre d'Emma Santos » que Véronique Mermoud et moi-même avons réalisé la saison dernière.

Poursuivre le travail entrepris lors de ce spectacle signifie engager des comédiens, réaliser et produire nous-mêmes les spectacles suivants avec les moyens que nous trouverons.

Pour ce faire, nous nous sommes enrichies d'une secrétaire qui assure notre administration, et d'amis de tous âges et de tous métiers qui nous aident magnifiquement. Nous voulons tenter un travail sur trois ans d'abord, et si nos désirs se concrétisent, nous continuerons.

Gisèle Sallin

**NOUVEAU
THEATRE
DE
POCHE**

NOTRE PROCHAIN SPECTACLE

Dès le 19 décembre 1979

L'EVENTAIL DU DEY D'ALGER

de

Bernard Bengloan

Fantaisie rétro-colonialiste

Mise en scène : Gilbert Divorne

Décors et costumes : Ursus

Avec :

Christian Robert Charrué - Gilbert Divorne

Michèle Gleizer - Patrick Lapp

Jean-Charles Simon

Faute de carburant pour leur véhicule, de hauts dignitaires de pays occidentaux sont bloqués dans la jungle. Ils ne peuvent accepter cette situation et se mettent en quête du précieux élixir. Il faut se rendre à l'évidence : il n'y en a plus ; pour eux c'est la crise.

pouvant obtenir ni par la force, ni par la persuasion ce dont ils ont le plus besoin, ils décident de se réunir afin de découvrir où est la faille. Pour cela, ils recréent à leur manière l'histoire de la conquête coloniale. Une succession de tableaux humoristiques et enlevés, faits d'images naïves et corrosives sur la mentalité civilisatrice et coloniale de la race blanche.